

te autre circonstance, je n'aurais pas choisi Longueuil pour faire mes premières armes ; car je sens qu'ici, il y a trop de personnes qui sont plutôt en état de me donner des leçons que d'en recevoir de moi. J'aurais préféré donner cette conférence dans une des paroisses des Comtés de Terrebonne, des Deux-Montagnes, de Laval et de Jacques-Cartier, que dans une paroisse du Comté de Chambly ; parce que je sais mieux quel est le système de culture que l'on suit dans ces derniers comtés, et je suis par conséquent plus en état de l'apprécier, et même d'en faire la critique. Je suis d'autant plus mal à l'aise que je me vois obligé de parler à la place du Révérend M. S. Tassé, membre du Conseil Agricole. Ce n'est pas, comme le craignait M. Benoit, que ma susceptibilité, soit blessée de ce qu'on ne m'a invité qu'en second lieu. Ah ! non, car je connais trop bien le mérite de M. Tassé. Pendant huit années, il a été mon supérieur de fait et de droit. Il l'est encore aujourd'hui sous tous les rapports ; et cette supériorité il l'a acquise par ses études, par son jugement, par ses talents et par son dévouement à la cause agricole, ce que vous connaissez tous. Je regarderais même comme un honneur d'avoir été choisi pour le remplacer, si je pouvais vous faire un peu oublier son absence.....

Messieurs, permettez moi de vous dire encore un mot avant d'aborder quelques questions pratiques de l'agriculture. Dans le voyage que j'ai fait en Europe, quand je m'annonçais quelque part comme envoyé par le Premier Ministre de la Province de Québec, pour visiter les établissements d'enseignement agricole, et étudier leur organisation, on paraissait tout étonné de voir un prêtre ; et plusieurs personnes ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : Mais un prêtre chargé par le gouvernement d'une semblable mission !

Cet étonnement était partagé par quelques personnes bien disposées envers le clergé : tant on est habitué dans plusieurs pays de l'Europe, même en France, à entendre dire par les..... que le prêtre est tellement ennemi de tout progrès matériel, qu'il faut le reléguer dans la sacristie, et l'en déranger le moins possible. Ainsi, quand j'allai faire une visite à M. Rameau, parfait chrétien et gentilhomme, son épouse, aussi bonné et aussi polie que lui, laissa échapper la même exclamation :

—Un prêtre chargé par le gouvernement de Québec de s'occuper d'agriculture !

—Pourquoi pas, Madame, lui répondis-je, pourquoi pas un prêtre ; s'il y a là du bien à faire ?

C'est, je crois, la meilleure réponse à donner à tous ceux qui seraient éton-

nés qu'un prêtre s'occupât d'agriculture.

Avant de quitter la France pour passer en Irlande, je fis une visite à M. Louis Veillot, ce journaliste distingué, dont le nom est si populaire en Europe et parmi nous. En m'introduisant auprès de ce Monsieur, je voulus lui donner quelques explications, afin qu'il ne fût pas trop étonné qu'un prêtre visitât les Ecoles d'Agriculture de la France.

—Je n'en suis pas surpris, me dit-il, et je serais heureux qu'en France on en voulût faire autant qu'en Canada. Ici, les meilleurs agriculteurs sont peut-être les prêtres. Personne, en France, ne cultive mieux que les Trapnistes.

Messieurs, les bons religieux qui instruisent les enfants de votre village, savent, sans doute, qu'en France, près de la ville de Beauvais, les Frères de la doctrine chrétienne sont aussi habiles que les premiers cultivateurs de la Province de Normandie. A vous tous, Messieurs, je dirai que le Frère Eugène-Marie, Directeur, en 1869, de l'École Normale agricole, et de la ferme modèle de Beauvais, a acquis assez de connaissances et d'habileté dans la science et l'art agricoles, pour que les cultivateurs distingués de la France, et des directeurs des fermes-modèles, daignent le consulter dans plusieurs circonstances. Il jouit même d'une assez haute réputation auprès des employés du gouvernement, qui savent reconnaître le mérite où il se trouve, soit sous la robe du prêtre, sous le froc du religieux, comme sous la blouse du laïque. Et il me semble que la France n'aurait pas plus à souffrir d'être mise à la tête de l'Europe par un Cardinal de Richelieu, ou un Cardinal Mazarin, que d'être obligée de se courber sous le joug de fer du rude et cruel Prussien, où l'ont conduite ces hommes..... dont vous connaissez les noms, et qui n'auraient pas voulu recevoir les conseils d'un prêtre, la France, dût-elle périr ! Pour me résumer en un mot, je crois que des hommes sages recevront avec plaisir tout bon conseil, qu'il vienne d'un prêtre ou d'un laïque ; et je suis bien persuadé que partout l'on écoute avec empressement et avidité, M. Barnard, non pas tant parcequ'il est laïque que parcequ'il sait vous intéresser et vous instruire, et qu'il veut votre bien. Et si M. Barnard avait ma soutane vous l'écouteriez de même.

Si je me permets ces réflexions, MM., ce n'est pas parceque je me crois aussi capable de vous parler d'agriculture que pourraient le faire bien des laïques. Je le sais, je n'ai aucun titre pour être écouté par des personnes comme celles qui composent cette assemblée, et je ne parais en public qu'en tremblant ; parceque j'ai la conscience de mon incapacité. Mais, je

me rappelle encore qu'un journal de Montréal a critiqué M. Chauveau, Ministre de l'Instruction Publique, de m'avoir choisi pour m'envoyer en Europe, non pas parceque je m'appelle J. O. Godin, mais parce que je suis prêtre. Si je n'ai pas entrepris de démontrer l'injustice de cette critique, c'est parce que M. le Rédacteur de *La Minerve* a répondu au journal en question, avec un talent et une habileté que j'ai admirés, mais que je n'aurais pu certainement imiter ; et je suis heureux aujourd'hui de lui en faire mes remerciements en présence de cette nombreuse assemblée.

Enfin, enfin, me dites vous, parlez-nous d'agriculture puisque vous êtes venu pour cela. Eh ! bien, MM. m'y voici. Mais, par où commencer ?... Il y a tant de choses à dire, tant de bons conseils à donner aux cultivateurs ; il y a tant d'améliorations et de réformes à suggérer, soit dans la culture de la terre, soit dans la manipulation des fumiers, soit dans les soins nécessaires aux animaux de la ferme. Il suffit, n'est-ce pas, de parcourir quelques rangs d'une paroisse, du moins d'une des paroisses que je connais, pour rencontrer des gens qui semblent ignorer les choses les plus essentielles au succès de l'exploitation d'une ferme.

Le jour où M. Barnard donnait, à Ste. Scholastique, une conférence agricole aux agriculteurs du Comté des Deux-Montagnes, je traversais quelques rangs de la paroisse de St. Augustin, de Ste. Scholastique et de St. Hermas ; et le long de la route, j'ai eu occasion de me dire souvent à moi-même : vraiment si M. Barnard passait par le chemin que je parcours aujourd'hui, il pourrait recueillir une ample matière dont il entretiendrait avec fruit ses auditeurs. J'ai pu me convaincre encore une fois, combien il y a peu de gens qui s'appliquent à bien traiter le bétail de la ferme, ou plutôt combien sont nombreux ceux qui les maltraitent pendant la saison de l'hiver, si rude pour eux.

Ce jour là, il faisait un temps assez désagréable. La pluie et le grésil, poussés par un vent passablement violent du nord-est, nous forçaient à dire qu'il devait faire meilleur dans la maison que sur le chemin ; et nul doute que si les animaux avaient pu parler, ils auraient fait comprendre à leurs maîtres, combien ils souffraient eux aussi. Sur les dix heures de l'avant-midi, je traversais la propriété d'un cultivateur qui avait jugé à propos, lui, malgré le vent, la pluie, et le grésil, de mettre ses vaches hors de l'étable.

En voyant ces pauvres bêtes grelottantes, le dos tourné contre le vent, les reins courbés, le poil hérissé sur le corps, les quatre pattes ramenées